

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

1

– Il va tomber !

Un murmure d'étonnement avait parcouru l'assistance, des sarcasmes fusaient par endroits.

Un gamin gouailleur s'approcha furtivement du vieil homme qui guidait le funambule.

– Tu n'as rien à craindre, mon garçon...

– C'est ton fils ?

L'homme ne répondit pas. Son regard étrange semblait fixer un point bien plus éloigné que la silhouette dégingandée vacillant sur sa corde. Un vent humide soufflait de la steppe ; au nord, de lourds nuages s'accumulaient.

Le silence était revenu sur la petite place où les baladins installaient leur campement.

– Pourquoi il y voit pas ?

Un attroupement d'enfants morveux et mal vêtus se pressait maintenant autour du vieillard : la progéniture des pasteurs, et les plus jeunes parmi les enfants des baladins, ceux qui n'aidaient pas les adultes à hisser le chapiteau ou à établir alentour un cordon de roulottes destinées à isoler au mieux le cirque. La face glabre et verruqueuse de l'homme reflétait habituellement une étrange insouciance ; mais aujourd'hui, elle semblait animée, concentrée. Les yeux plissés disparaissaient presque tandis que le front large et dégarni se creusait d'une série de rides descendant en vagues successives vers le nez petit et busqué qui saillait comme un bec de la touffe des sourcils. Toute vie avait paru quitter son corps maigre et à demi nu à la chair blanche qui rougeoyait par endroits, pour se réfugier dans le visage devenu rubicond.

À nouveau, le funambule avait perdu l'équilibre, salué par les lazzis des enfants. Sa perche était tombée, il s'était rattrapé au dernier moment, était demeuré hésitant, un instant, puis avait entrepris de se rétablir sur ses jarrets progressivement tendus, pendant que son corps se déployait, les mains au bout des bras cherchant quelque invisible prise.

Une fillette avait saisi la perche, plusieurs petits en même temps avaient voulu la prendre, une dispute était en train d'éclater. Les gamins du cirque étaient partagés sur les réels talents du garçon, et ceux des pasteurs se montraient franchement hostiles.

– Il est nul !

– Donne la perche...

Dans le brouhaha des cris perçants, la voix du vieillard était à peine audible.

– Prends confiance... Tu n'avais plus besoin de perche, elle t'alourdissait...

À plusieurs mètres du sol, le funambule parut enregistrer le message. En bas, la rixe avait pris fin ; la perche, en deux tronçons, avait été abandonnée, des pleurs signalaient les horions, un groupe plus tapageur avait quitté la place.

Mais l'intérêt pour la prouesse de l'équilibriste retenait l'attention du plus grand nombre.

– Comment il s'appelle ?

Le vieillard parut s'apercevoir qu'on l'interrogeait.

– Il n'a pas de nom, dit-il dans une sorte de plainte.

– Alors je peux l'appeler comme je veux ?

– C'est un peu ça, répondit tristement le vieil homme.

Un homme sans nom ! La fillette parut soudain mesurer la difficulté qu'il y aurait à opposer la plus ténue des syllabes à ce vide effrayant...

– Je crois que je ne pourrais pas...

Il ne répondit pas, soudain repris par un intense effort de concentration.

Sur sa corde le jeune homme venait à nouveau de vaciller. Une houle ironique parcourut encore l'assistance.

Un mouvement trop brusque donna du mou à la corde qui sembla tout à coup se dérober sous les pieds nus ; les orteils s'agrippèrent tandis que les mains battaient le vide. La corde claqua quand le pied s'accrocha, une huée monta puis s'interrompit brutalement : l'homme, qui n'avait pu se retenir, tombait. Il sembla planer un instant, les bras en croix. Puis, comme une masse, il s'écrasa au sol, quelques mètres plus bas.

Le vieillard n'avait pas bougé ; il avait pourtant entendu les piailllements effrayés des enfants, et le bruit sourd du corps chutant sur le sol meuble. La troupe s'égailla en désordre, à nouveau des pleurs se firent entendre. Quelques gamins, enhardis ou poussés par une curiosité morbide s'approchèrent de l'homme immobile étendu sur le dos, mort sans doute.

– N'y va pas !

Un gosse déluré dit qu'il avait déjà vu des morts, avec un tremblement qu'il contenait mal dans la voix.

– Il respire...

– Il rigole !

Le vieux s'était rapproché de sa démarche bancale. Au grand étonnement de tous, le garçon aux yeux bandés s'était assis sur son séant, puis du même mouvement de raidissement des jarrets que sur sa corde quelques instants plus tôt, il entreprenait de se relever.

Son visage mat aux pommettes saillantes s'éclairait d'un sourire un peu niais. Il ne semblait pas éprouver la moindre douleur cependant.

– Il est idiot...

L'enfant qui prononçait ces paroles venait de les reprendre comme en écho des lèvres d'un homme arrivé depuis quelques instants en grommelant :

– Tu ferais mieux de dresser ton idiot à nous aider, vieux birbe... Jamais tu n'arriveras à en sortir rien de bon... Que de la viande et des os ! Au moins, fais travailler ses muscles !

Le nouveau venu était grand, épais, les traits grossiers, vêtu comme partout sur la steppe en cette saison, d'une vaste houppelande de peau retournée, usée par les années et luisante de crasse, ouverte sur le devant et laissant voir un pantalon bouffant et de courtes bottes. Il n'avait pas cessé depuis le début de l'après-midi d'aller et venir en distribuant les ordres de sa voix de basse aux finales trémulantes qui résonnaient longtemps dans la caverne de son torse. Il avait encore sa cartouchière autour du ventre et les canons de ses armes se devinaient sous le manteau, plaqués contre les cuisses.

– J'ai été aussi idiot que lui le jour où je vous ai acceptés dans ma troupe ! Vous ne m'avez jamais apporté que la dérision des chalands...

– Aloysius t'a béni cent fois déjà pour ta miséricorde, Empfammestus, répondit le vieux.

Il était parvenu auprès de son protégé qu'il couvrait de ses yeux hagards.

À côté du jeune homme complètement redressé maintenant et apparemment sans blessure, il semblait un nabot pitoyable.

L'aveugle esquissa un pas de danse, puis reprit la pose aérienne du funambule, les bras tendu aux doigts agités de fins tremblements. Le bandeau noir avait glissé du côté gauche dévoilant une paupière close. Le vieil homme dit une parole que personne n'entendit ; le jeune homme s'accroupit en gardant ses bras à l'horizontale pendant que l'autre remontait le tissu, resserrant le nœud devenu flottant. Les enfants s'étaient dispersés, le chapiteau attirant la plupart, mais aussi le rassemblement des bêtes pour la nuit, qui revenaient d'un pacage proche, et qu'on entendait meugler tout près maintenant. Seul demeurait un adolescent d'une douzaine d'années. Affligé d'un pied-bot, il avait abandonné la béquille qu'il traînait toujours avec lui, s'en servant davantage pour se défendre des coups de ses camarades que pour marcher, et clopinait avec le plus court des fragments de la perche qu'il avait recueilli comme une relique ; il avait assisté à la scène presque de bout en bout. Il suivit en boitillant le vieillard qui raccompagnait le funambule, devenu soudain hésitant sur la terre ferme, jusqu'au lourd poteau où avait été attaché le fil, un mat lourd et encombrant qui avait été érigé vis-à-vis de la tour de guet. Ce mirador, en bois tendu de peaux bigarrées, servait aux nomades de phare, la nuit, de pylône pour les courses d'alezans, au temps des fêtes, et de repère aussi pour la direction des prières rituelles.

L'enfant infirme regarda le jeune homme hésitant gravir un à un les barreaux de l'échelle d'accès posée contre le poteau. La nuit tombait, il allait recommencer ! Tout à son émotion devant la grâce magique qui parut nimer le funambule dès que son pied nu toucha la corde, le garçonnet, mal assuré sur sa béquille de fortune et sentant monter la douleur dans une hanche fatiguée par la marche contrefaite tout au long de l'après-midi, oubliait la nuit définitive où se mouvait depuis toujours peut-être le mystérieux acrobate.

À nouveau la place s'anima. Les bergers rentraient, baguenaudant de roulotte en roulotte ; leur odeur forte de fromage aigre excita la furie d'un fauve enfermé dans un wagon aux volets clos, un des éléments de la ménagerie qui avait été éparpillée aux quatre coins du cirque. Son rugissement fit se retourner deux hommes dissimulés tout près, dans l'ombre protectrice de grosses meules où picoraient des volailles.

– Un acrobate aveugle... Un idiot ! dit le premier.

– C'est lui, dit le second. Vous avez vu comme il s'est relevé tout à l'heure, alors qu'il aurait dû au moins se casser les os ?

– Pfft ! Un tour de saltimbanque...

Le ton mêlait le mépris à une sourde impatience.

– Un tour qui prouve au moins qu'il n'est pas aussi idiot qu'il n'y paraît !

– Et l'autre ?

Il poursuivait, le ton avait changé, son interrogation devenait inquiète, anxieuse presque.

– Un comparse d'Empfammestus, peut-être, destiné à donner le change... Que sais-je ?

– Un savoir étonnant se cache sous cette apparence difforme, dit-on. L'âme égarée de cet éphèbe sans cervelle ?

– Une cruelle bizarrerie de la nature en tout cas...

– C'est lui, sans aucun doute, insista l'homme.

– Si vous êtes aussi sûr de vous, qu'attendons-nous ?

– Vos ordres, monseigneur...

L'homme se retourna, comme insulté par le ton visiblement persifleur de son compagnon. Son visage à la peau noire devint gris tout à coup, on aurait dit que le sang avait quitté la face encadrée d'une crêpelure de boucles blanches.

Le fil était invisible. Le funambule sans nom dansait dans la nuit qui tombait. Le vieillard, mal assuré sur ses jambes torses, semblait le guider les yeux fermés. L'enfant infirme les buvait tous les deux du regard.

2

À côté du campement d'automne des pasteurs, devenu au fil des transhumances un véritable village où les maisons de bois avaient fini par prendre la place des yourtes, le labyrinthe de carrioles et d'abris de fortune où s'étaient enfoncés les deux voyageurs paraissait un habitat parasite et insécuré. Traditionnellement, le cirque Empfammestus rendait visite au Ksass d'Aponnyir en début de saison, chaque année, à l'occasion du Pandème automnal des steppes, regroupement des tribus nomades des grands déserts du continent nord d'Elettreterre, à la fois fête rituelle, foire marchande et aux plaisirs, et assemblée consultative où se jouaient parfois des intrigues. Le Ksass était le plus septentrional, et l'hiver rigoureux de la steppe, avec ses ouragans de neige et ses longs mois de glace, était peu propice aux amusements. Les quelques fauves qu'il amenait avec lui, bien qu'accoutumés au climat continental, entraient vite en léthargie, ou dépérissaient dès que la température tombait un peu. Aux premiers jours de l'automne, la troupe de baladins qui devait sa réputation seulement à l'absence de concurrence dans des régions aussi défavorisées, remontait vers le nord ; après le Ksass d'Aponnyir, c'était celui de Sampan-Bouba, puis les deux Hepnomes d'Outchambenne et d'Apkentè, fortins en dur situés plus à l'est, aux confins du désert, où finissaient de se sédentariser les derniers gardiens des derniers troupeaux de camelars nains. Trois semaines ou à peu près d'errances aux marches extrêmes de son territoire rapportaient à Empfammestus fort peu de doubles, beaucoup en vérité le payant en pierres de tambryn qu'il avait du mal ensuite à écouler dans les régions plus riches où il passait le reste de l'année. Qu'allait-il y chercher, sinon une gloire éphémère auprès de peuplades incultes, ou le sentiment d'un sacerdoce à accomplir ?... Il était un des rares à perpétuer une tradition dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, qui venait peut-être, sans doute de la Terre mère, ou des brumes de la légende ? C'était ce qu'on se disait. On murmurait aussi qu'Empfammestus se procurait dans ces contrées inhospitalières la phaline, extraite par des troglodytes retournés à une vie sauvage des mines de bantryte abandonnées depuis des siècles, la phaline, dont les effets imprévisibles l'avaient fait concurrencer sérieusement la xamarre dans les cités débauchées de la cote est. Toute la fortune d'Empfammestus venait de cette drogue, pour certains. Le cirque n'était qu'une couverture...

Empfammestus avait cinquante-cinq ans. On lui connaissait quatre femmes légitimes ; il avait adopté les coutumes des régions centrales où il passait les trois quarts de son existence. Trois fois par jour il se prosternait quelques instants en direction d'Aloysius, proférant de ses lèvres muettes les paroles sacrées qu'aucun infidèle ne devait ouïr. Une fois l'an, quand la lueur sanglante embuait l'horizon au nord-est, pendant qu'Aloysius brillait à son zénith, il se retirait dans le désert pour prier le vent, et aider l'astre divin à repousser la séduction du Compagnon infidèle. Empfammestus était initié, à ce titre il pouvait apporter son aide au dieu ; quelques-uns au Ksass d'Aponnyir l'étaient aussi. C'était au début de l'automne qu'une étoile rivale paraissait menacer le ciel d'Aloysius. Le lieu où se recueillaient les initiés était situé en un endroit tenu secret, à deux cents verstes sur la route de l'Hepnome d'Outchambenne. On passait tout près des montagnes où nichaient les trogs trafiquants de phaline.

C'était là que s'opérait le troc, disaient certains.

D'autres affirmaient que les prêtres – et Empfammestus et ses compagnons initiés du Ksass en étaient en quelque sorte l'équivalent dans cette religion dépourvue de clergé – usaient de ce stupéfiant pour entrer dans une transe qui faisait communier leurs pensées et les fondait en une seule grande âme capable de s'unir à celle du dieu triomphant au matin. D'autres encore, et ils représentaient une tendance qui s'affirmait de plus en plus, dénonçaient cette pratique jugée immorale voire impie ; sectaires et xénophobes, ils rejetaient ceux parmi les leurs qui mêlaient leurs oraisons à celles de l'homme du cirque, cet étranger qui leur apportait une fois l'an ses mœurs corrompues et ses boissons interdites, ses filles et ses jeux, distrayant le peuple de la méditation silencieuse qui pour eux tenait lieu de tout culte pendant la saison du recueillement. Cette tendance libertaire et radicale inquiétait les autorités du Ksass dont elle risquait bien un jour de saper les fondements.

L'homme noir et son compagnon continuaient leur déambulation dans les ruelles grouillantes du petit cirque. Empfammestus drainait avec lui tout un monde disparate, dompteurs, hercules de foire, diseuses de bonne aventure, filles de joie avenantes qui exhibaient leurs seins nus aux lucarnes des roulottes et maquerelles édentées promettant néanmoins des merveilles aux hommes moins fortunés.

– Je vous suis, mais cela n'a pas de sens ! reprit l'homme au visage d'ébène.

– Qu'est-ce qui n'a pas de sens ?

– Cette histoire... Une légende dont l'origine remonte à plusieurs siècles, presque un demi-millénaire...

– Le garçon aurait dû se briser les os, vous l'avez dit vous-même. . .

L'homme se tut. Son compagnon avait parlé en baissant le ton tout à coup ; on les suivait, des enfants, et aussi un nain tirant un homme tronc attaché dans un petit chariot. L'homme faisait un bruit de suçotement obscène avec les lèvres ; il y avait un panneau attaché autour de son torse étonnamment exigu, une inscription en caractères illisibles pour les deux voyageurs, une série de traits et de courbes inégaux et à peu près parallèles, inclinés sur la droite...

– Qu'est-ce qu'il y a d'écrit, là-dessus ?

Le nain, comprenant, traduisit :

– Manstow est très riche, le héros de la guerre des trois enclaves, on a dû lui couper les bras et...

Le petit homme parlait vite, en mangeant les mots, et avec un accent déplorable.

– Il possède les plus belles filles de la région, ce soir il les offre gratuitement.

L'homme tronc partit d'un rire suraigu puis toussa, l'énervement se lisait sur son visage ; le nain lui essuya la bouche, la langue de l'homme sortit rapidement sur ses lèvres comme pour les humidifier puis reprit son bruit chuintant et mouillé.

– Les plus belles filles de la contrée, reprit le nain qui grimaçait d'une façon simiesque.

Il avait esquissé un geste de la main entre ses cuisses pour accompagner son propos mais les deux voyageurs s'étaient esquivés. Manstow toussa à nouveau et suffoqua soudain ; le nain s'arrêta et sortit un mouchoir.

– Tu me conduis chez des filles ?

Trois roulottes délimitaient un périmètre de plaisir dans l'enceinte propre du cirque ; la nuit tombait, des fanaux éclairaient la place, quelques filles allaient et venaient la poitrine découverte, un garçon outrageusement fardé et complètement nu jouait aux osselets. L'odeur forte de la xamarre dominait maintenant celle du fumier et des fauves, un parfum d'épices aussi, et une senteur de chair à vif qui troubla momentanément l'homme noir.

– Tout à l'heure si vous voulez, mais nous avons autre chose à faire avant.

Ils se dirigeaient vers la roulotte centrale, décorée avec une luxuriance de mauvais goût, et à l'intérieur de laquelle se faisait entendre la musique lancinante d'une pierre d'Ischê-Amporrine. La musique se mourait. La porte était ouverte. Le premier homme monta, passant rapidement sa paume sur la sphère cristalline pour la raviver, geste hésitant commandé par une tenace superstition. La musique reprit, jamais la même ; une odeur insoutenable prit à la gorge l'homme noir alors qu'il gravissait les échelons de bois qui menaient au fourgon. Au milieu d'un capharnaüm indescriptible mal éclairé par un suif grésillant, leur parvint une voix poisseuse.

– Je suis à vous mes beaux seigneurs... Je finis mon petit besoin...

Avec ahurissement le voyageur regarda la vieille se redresser en rabattant ses jupes de laine grossière ; un mantelet de cuir lui enserrait la poitrine, sur laquelle battaient en sautoir plusieurs colliers de pacotille multicolore. Sa respiration paraissait oppressée. Son visage rougeaud et peint parut soudain dans la zone éclairée, un sourire égrillard errant sur ses lèvres vivement colorées. Elle repoussait en même temps d'un pied sous un meuble la calabe d'aisance qu'elle n'avait pas pris soin de recouvrir.

L'homme noir détourna son regard le cœur envahi par la nausée.

3

– Hé ! L'oiseleur ?

Narsès sursauta. Perdu dans ses pensées l'être filiforme au dos cassé qu'il observait en silence ne répondait pas.

– Tes cages sont vides...

Mivenne avait prononcé ces dernières paroles sur un ton neutre, qui pouvait être celui de la question ou bien du reproche ; c'est celui-là qu'il parut remarquer, au bout d'un moment. Il se retourna, son visage exprimait une langueur triste. Il dévisagea la petite naine hideuse à la voix pourtant si douce.

– Bahal est allé se promener ; le sol grouille de dississemles à la haute saison, c'est sa friandise préférée. Et Bel et Bzénir sont partis roucouler tout en haut du grand mat, là où tu n'iras jamais...

Il cherchait à la blesser, à l'évidence. Elle affecta un sourire méprisant, continuant à inspecter les cages vides qui ballotaient sur les épaules difformes.

– Et Bonté ? Et Bérôq-Bérôq ?

Ne semblant pas trouver ses mots, il fit un geste maladroit qui désignait le ciel.

– Toutes parties, tes amoureuses... Parties ! Finies ! Pfft !

– Non, elles reviennent le soir... Et puis...

Il n'en semblait pas lui-même convaincu. Passant l'un de ses long bras par-dessus l'épaule il chercha à atteindre l'intérieur d'une des cages. Les doigts maigres farfouillèrent dans une porte entrouverte, cherchèrent à travers les barreaux. Un minuscule volatile se rencognait dans le fond, le plumage dressé, le bec ouvert sur un cri infirme révélant une langue noirâtre.

– Antar me reste, lui.

Le seul dont le nom ne commençât pas par la lettre b, l'unique survivant d'une espèce disparue, disait-on. Ou disait-il, plus précisément, lui, Stavorets, l'Oiseleur. L'oiseau minuscule, végétait depuis des années, ne quittant sa cage que forcé et récriminant de ses piailllements inaudibles quand Stavo la nettoyait, de temps en temps. Nul ne savait la raison exacte de l'attachement de ces deux estropiés l'un pour l'autre.

– Parce qu'il n'a plus que des moignons d'ailes...

Elle partit d'un rire vulgaire et forcé. C'était vrai ; Stavorets avait recueilli l'oiseau mutilé, sanglant, presque mort. Il l'avait confiné dans cette cage, seul, car les autres volatiles ne pouvaient le tolérer, et à plusieurs reprises l'avaient violemment agressé.

– Il ne volera plus jamais, reprit méchamment la fille.

Stavo s'était assis, relevant précautionneusement le manteau de cages assemblées qui descendait jusque sous ses fesses. Il se séparait rarement de ses oiseaux et dormait avec eux. Sur la piste, pour la parade, il avait même des cages autour du visage, et sur les yeux des lunettes évidées équipées d'un fin grillage où venaient trouver refuge Binno et Bonni les oiseaux guêpes grands à peine comme l'ongle de l'auriculaire. Assis, il arrivait à hauteur de la naine, essayant de ne regarder que ses yeux, poursuivant un vain mirage.

– Toi non plus, tu ne voleras jamais, dit-il malgré lui.

La fille eut un sourire, encore, un de ceux qui l'énervaient au plus haut point, lui devenaient insupportables.

– Tu rêves encore à ton idiot de funambule, insista-t-il.

– Il m'a promis, coupa la fille...

– Il ne t'a rien promis du tout, lui rétorqua-t-il. Il ne sait même pas parler. Et puis...

Il retint un moment ses paroles.

– Et puis...

La fille les dit pour lui, les mots qui lui brûlaient les lèvres.

– Et puis... Il est aveugle, c'est ce que tu veux dire ?... C'est ça ?

Il y eut tout d'un coup comme une déchirure dans sa voix.

– Et tes oiseaux, c'est quoi ? De la vermine qui vit dans ta crasse, des sales bêtes tout juste attirées par l'odeur de ton cul !

Il se redressa douloureusement.

– Mes âmes... Mes petites âmes...

Il pleurait, bramait, avec de grands gestes mal coordonnés de ses longs bras ; puis il commença à s'arracher les cheveux. La fille prit peur, et s'éloigna vivement.

L'enfant au pied-bot, qui avait assisté à la scène, resta un moment sur place, hésitant à suivre l'un plutôt que l'autre ; mais les hurlements inhumains de l'oiseleur finirent par l'effrayer et il courut en clopinant avec sa béquille dans la direction de la naine.

– Mivenne ! Mivenne !

Reconnaissant la voix du garçon, elle hésita, mais sans se retourner, pressant le pas même, elle dit, agacée :

– Laisse-moi, Narsès !

Narsès était le premier petit-fils d'Empfammestus. Il avait dû à cette qualité de n'être pas abandonné à sa naissance pour cause d'infirmité. Le cirque lui donnerait peut-être une chance, un jour... En attendant, il vivait, chéri de ses sœurs et de ses cousines, suspecté par le reste de sa parenté qui voyait en lui, seul descendant mâle à ce jour de la tribu régnante, un oiseau de mauvais augure.

Dans l'indifférence générale, souvent clandestinement, il apprenait les tours des uns et des autres, à soigner les bêtes ou à laver les planches, et, le soir, avec Stavorets, quand il n'était pas ivre de ses âmes envolées qui finissaient pourtant par revenir, à lire dans le ciel les étoiles d'où ressurgiraient un jour des hommes, comme le racontaient les légendes.

Mivenne s'était arrêtée. L'enfant aussi. Un vieil homme passait, le regard vide. Narsès reconnut le compagnon de l'étrange danseur de corde. L'endroit était devenu désert. La rumeur montait du côté du chapiteau qui s'emplissait avec la nuit tombée presque complètement.

L'enfant comprit que la naine cherchait son funambule. Quel âge avait-elle ? Il l'avait toujours vue, lui semblait-il. Le souvenir de son arrivée se perdait dans une brume difficile à percer, une nuit des temps cotonneuse où tout avait toujours déjà été en place, lui et son pied trop court, le père tonitruant et régnant sur son petit peuple, la steppe où hurlaient les douces-hyènes, les boules d'épironces chassées par le vent...

L'espace d'un instant, Mivenne eut l'air égarée. Elle se tourna brusquement, vit le jeune garçon, puis courut, droit devant elle, de sa démarche tressautant... Narsès prit peur, il eut tout à coup le sentiment d'un danger imminent, que quelque chose de grave allait arriver au funambule. Le noir était tombé, avec une fraîcheur désagréable, humide. Et l'odeur de purin qui montait des cages, d'habitude si familière, avait quelque chose d'étrange : l'urine acide des fauves effrayés par la présence d'un bétail, proche et mal connu.

Narsès courut à son tour, cherchant le chapiteau qu'on devinait à une vague luminescence au bout d'une allée de yourtes et de wagonnets. Il avait perdu sa béquille et dirigeait mal sa course ; il ne vit pas les deux hommes enveloppés de longs manteaux qui se dissimulaient dans la nuit.

– Qu'est-ce que c'est ?

– On nous espionnait ?

Ils avaient parlé à mi-voix, d'abord. Puis l'un d'eux gronda :

– Espèce de petit maladroit !

– C'est un gosse du cirque... L'estropié...

Narsès reconnut l'homme noir qu'il avait aperçu à plusieurs reprises dans l'après-midi, et qui devait être un riche étranger venu assister aux foires d'automne. Il n'avait jamais vu encore d'hommes à la peau si foncée, mais il avait entendu parler d'un empire très puissant, loin au sud, après le désert, où ces hommes étaient des rois. Le manteau entrouvert avait révélé des vêtements ornés de filigrane d'argent et d'or, et ses doigts un instant accrochés à la tunique quand il était tombé avaient été étonnés de la finesse du tissu.

L'homme l'avait repoussé brutalement. L'autre avait le teint plus clair, des cheveux longs noués en tresses de part et d'autre du visage, la tunique et les bottes des cavaliers néresses.